

CHAPITRE 8. LA RÉVOLUTION DANS L'IMAGINAIRE DES IMMIGRANTS JUIFS

Nancy L. Green

in Pierre Birnbaum , *Histoire politique des Juifs de France*

Presses de Sciences Po | Académique

1990
pages 151 à 162

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/histoire-politique-des-juifs-de-france---page-151.htm>

Pour citer cet article :

Green Nancy L., « Chapitre 8. La révolution dans l'imaginaire des immigrants juifs », *in* Pierre Birnbaum , *Histoire politique des Juifs de France*
Presses de Sciences Po « Académique », 1990 p. 151-162.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DEUXIÈME PARTIE
LE REGARD DU JUIF EXTERNE

CHAPITRE 8

LA RÉVOLUTION DANS L'IMAGINAIRE DES IMMIGRANTS JUIFS

Il ne s'agit pas ici de réexaminer les raisons nombreuses et complexes (politiques — l'antisémitisme — comme économiques) qui ont incité les juifs à quitter l'Europe orientale en nombre croissant avant la première guerre mondiale¹. Les forces (le *push*) qui ont provoqué cette migration vers l'Ouest sont maintenant bien connues. L'antisémitisme politique et économique, l'enfermement des juifs dans les villes de la zone de Résidence à travers les restrictions croissantes sur leurs lieux d'habitation et leur mobilité, l'aggravation incessante des conditions économiques là où ils sont concentrés, ont poussé quelque deux millions de juifs à quitter l'Empire tsariste avant la première guerre mondiale. Dès 1925, 2 762 000 juifs russo-polonais se sont installés en Amérique du Nord, 210 000 en Angleterre, 150 000 en Argentine et 100 000 en France².

Fuyant les pogroms sanglants et les pogroms « secs » de la législation tsariste, les émigrés juifs cherchaient du travail et la liberté. Comme image inversée de leur évasion, les possibilités économiques et les régimes éclairés ont constitué les facteurs essentiels de l'attraction des pays occidentaux. Ces deux aspects de l'émigration/immigration sont intimement liés, et, comme nous l'avons souligné par ailleurs, la recherche de la liberté ne pouvait

1. Voir Nancy Green, *Les travailleurs immigrés juifs à la Belle Epoque*, Paris, Fayard, 1985, p. 19-40.

2. Voir Arthur Ruppin, *Les juifs dans le monde moderne*, Paris, Payot, 1934, p. 52 ; Jacob Lestschinsky, « Jewish Migrations, 1840-1946 » dans Louis Finkelstein dir., *The Jews*, 2 vol., New York, Harper and Row, 1955, tome 2, p. 1218 ; id., *Di yidische anderung far di letste 25 yor*, Berlin, HIAS Emigdirevckt, 1927, p. 6.

se réaliser sans les conditions matérielles adéquates aux pays d'arrivée.

L'émigration de masse s'est mise en marche le plus souvent à travers des filières de familles ou d'amis partis les premiers. Mais il fallait aussi et d'abord imaginer l'installation matérielle. Lettres du Nouveau Monde, informations journalistiques et publicités des compagnies de bateaux alimentaient, avec plus ou moins de fioritures, l'imaginaire sur la vie économique à l'Ouest. En outre, la réputation des associations juives s'étendaient de part et d'autre de l'Atlantique, jouant également un rôle important dans la mise en scène de l'émigration.

Si l'économique et l'idéologique font tous les deux partie des forces d'immigration (le *pull*), les pays qu'ont choisis les émigrés juifs bénéficiaient tous d'une expansion économique solide au moment où ils quittaient l'empire du tsar. Qu'en est-il donc des représentations de la liberté et en quelle mesure l'image particulière de la Révolution française aurait pu influencer sur la décision d'émigrer en France ?

Or, si nous posons la question : pourquoi pas New York ou Buenos-Aires ?, c'est non seulement afin de souligner la spécificité de l'attraction parisienne, mais aussi pour mieux élucider les mécanismes idéalistes dans les mouvements migratoires. Les représentations des pays jouent un rôle capital dans le choix de destination. Et c'est à travers la littérature que nous pouvons reconstruire l'imaginaire différencié des pays-hôtes potentiels.

Roger Ikor, dans le roman qui lui a valu le prix Goncourt en 1955, a fait réfléchir son héros, Yankel Mykhanowitzki, sur les lieux d'émigration possibles — l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique — afin de justifier son choix de la France. L'Allemagne, pour Yankel, c'était toujours trop près de la Russie redoutée. Les noms Bismarck, Nietzsche ou Wagner lui inspiraient « un sourd malaise, presque de la frayeur... l'énergie, forcenée, mystique, brutale, militaire... Il y avait bien les social-démocrates ; mais aussi un Kaiser, des féodaux farouches... Tant qu'à quitter le pays natal, pourquoi ne pas gagner tout de suite le cœur de la civilisation ?¹ »

L'antisémitisme des années 1870 avait terni l'image de l'Allemagne. Mais pourquoi pas l'Angleterre ? Sa réponse est aussi

1. Roger Ikor, *Les fils d'Avrom : les eaux mêlées*, Paris, Albin Michel, 1955, p. 92.

déjà une préfiguration du choix pour la France : « Libéraux, dites-vous ? Bien sûr, libéraux ! Mais pourris de préjugés, de traditions, pleins de ducs à monocle... Et d'abord pourquoi ont-ils besoin de garder un roi, même décoratif ? Ça leur sert à quoi, ce parasite¹ ? » Pour d'autres, sa qualité d'île rendra peu amène l'Angleterre comme terre d'asile pour un juif errant (« Essaie de nager avec une machine à coudre...² »).

Si Yankel ne trouvait pas dans l'Angleterre de quoi satisfaire son aspiration à la liberté, les Républiques américaine ou française offraient des régimes politiques davantage à son goût. Pourquoi pas New York alors ? Le choix de l'Amérique, celui de la masse des émigrants de l'Europe orientale, était si évident que même le romancier du XX^e siècle semble obligé de justifier le choix de son héros en faveur de la France. Il insiste sur la double image de l'Amérique : la richesse, certes, mais aussi un bas matérialisme. Yankel tourne l'attraction économique des Etats-Unis en dérision. Pour lui, comme pour d'autres émigrants plus politisés, l'image des rues recouvertes d'or suscite plutôt de la méfiance. Dans les représentations du *goldene medine*³ le dédain le dispute à l'espoir, le matérialisme grossier est l'envers de la réussite. Yankel, lui, avait des goûts modestes et se considérait comme trop tolstoïen pour s'intéresser à l'argent.

REPRÉSENTATIONS DE LA FRANCE

Comme tant d'autres, Yankel a donc choisi Paris pour fabriquer ses casquettes. Paris était tout simplement plus près que les Etats-Unis : les juifs pouvaient malgré tout maintenir un projet de retour⁴. La crainte d'une traversée incertaine de l'Océan et l'hostilité tant redoutée des agents d'immigration à Ellis Island, pouvaient peut-être faire choisir Paris. D'aucuns, suivant Michel Roblin, ont soutenu que Paris n'était qu'un lieu de transit, sur la route de l'Amérique, arrêt temporaire qui s'est transformé en

1. *Ibid.*, p. 93.

2. Jean-Claude Grumberg, *Dreyfus*, Paris, Stock, 1974, p. 137.

3. Equivalent de l'Eldorado, désigne les Etats-Unis.

4. Jonathan D. Sarna, « The Myth of No Return : Jewish Return Migration to Eastern Europe, 1881-1914 », dans Dirk Hoerder ed., *Labor Migration in the Atlantic Economies*, Westport, Greenwood Press, 1985.

habitat permanent, malgré eux¹. Mais il nous semble qu'il y avait aussi d'autres raisons spécifiques pour se décider à s'installer en France.

Lebn vi Got in Frankraykh. Ce vieux proverbe yiddish résonnait-il encore au fond de l'inconscient juif²? Le choix de la France pouvait même répondre à un motif religieux, un projet sioniste redéfini. Elle devint « la terre promise » non seulement pour les juifs français en tant qu'explication de leur choix diasporique, mais également pour les émigrants potentiels³. La représentation de la France renfermait une triple image : la civilisation française, la liberté et l'identité révolutionnaire.

Non seulement la civilisation française était la coqueluche de la cour tsariste, mais elle avait pénétré jusqu'à la zone de Résidence. Pour l'intelligentsia juive, la « russification » entreprise par les tsars passait ainsi par la langue et la culture françaises. Ses poètes et ses philosophes, sa culture et sa cuisine étaient connus jusqu'au village natal de Jacques Tchernoff, où « des petits pains français qu'on débitait dans toutes les boulangeries de la ville, par leur saveur et leur croustillant, me faisaient toujours venir l'eau à la bouche ; de la parfumerie française à la foire de Nijni, le champagne et les vins français » faisaient partie de ses souvenirs d'enfance en Russie⁴. Tant par Rousseau que par les romans policiers, par les professeurs d'histoire ou de français, l'apprentissage de la culture française était largement véhiculé. Pour J. Tchernoff, intellectuel juif russe devenu plus tard juriste renommé à Paris, c'était même son professeur d'hébreu qui lui suggérait la capitale française, qui, comme pour les enfants d'une amie sioniste, symbolisait un « centre d'attraction intellectuelle irrésistible »⁵.

1. Michel Roblin, *Les juifs de Paris : démographie, économie, culture*, Paris, A. et J. Picard et Cie, 1952.

2. Sur l'origine de ce proverbe, voir André Billy, Moïse Twersky, *L'épopée de Ménaché Foigel*, 3 vol., Paris, Plon, 1927-1928, tome 1, p. 243. Voir également l'article intéressant de David Weinberg, « "Heureux comme Dieu en France" : East European Jewish Immigrants in Paris, 1881-1914 », *Studies in Contemporary Jewry*, 1, 1984, p. 26-54. L'auteur donne pourtant une vision peut-être un peu idéalisée — « an age of innocence and hopefulness » — de cette période, due au contraste implicite avec les années 1930.

3. Michel Abitbol, *Les deux Terres Promises : les Juifs de France et le sionisme* Paris, Olivier Orban, 1989 ; Jacques Tchernoff, *Dans le creuset des civilisations*, 4 vol., Paris, Rieder, 1936-1938, tome I, p. 1 et tome II, p. 2.

4. Jacques Tchernoff, *Dans le creuset des civilisations, op. cit.*, tome 1, p. 174.

5. *Ibid.*, tome I, p. 201.

Pourtant, un choix s'opère parmi la multitude des symboles culturels. Rares sont les références à Louis XIV ou à Versailles. Ce sont les philosophes des Lumières ou les critiques sociales du XIX^e siècle qui forment le cœur du tableau vivant de la civilisation française exportée : Pascal, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Balzac, Hugo, Zola. Pour ceux qui ne pouvaient pas les lire dans la version originale, les traductions en russe et en yiddish, des livres entiers ou en séries feuillets comme en France ouvraient la culture française aux autres lecteurs, rêveurs, immigrants potentiels.

La lumière et, plus important encore pour l'émigrant, la liberté constituaient l'image de la France. Yankel, au passage de la frontière allemande en route pour la France, marchait droit devant lui, vers « la Lumière, qui régnait, la Liberté, la Civilisation, la Vie ! »¹ La lumière représente la liberté ; c'est la métaphore qui éclaire et exprime le mieux l'acte migratoire : l'ombre d'un côté, la clarté de l'autre. « Sur son dos, il sentait le poids de l'énorme pays obscur et barbare... Derrière, les ténèbres ; devant, la lumière... »² Jacques Tchernoff, dans ses Mémoires, parle, de manière analogue, du « sentiment d'avoir été *emmuré* » dans son pays natal. « De l'air ! j'étouffe ! » marque, à plusieurs reprises, le contraste qu'il perçoit entre la France et la Russie³. Le désir de la liberté-lumière est double : échapper au régime tsariste, mais aussi, pour beaucoup, à l'étouffement de la vie familiale, communautaire, traditionnelle. La lumière allait représenter la liberté d'une émancipation à la fois individuelle et collective⁴.

1. Roger Ikor, *Les fils d'Avrom...*, op. cit., p. 66.

2. *Ibid.* p. 66-67.

3. Jacques Tchernoff, *Dans le creuset des civilisations*, op. cit., tome 1, p. 176 et tome 2, p. 2. Le soulignement est de Tchernoff.

4. Voir Lionel Rocheman sur l'émigration de ses parents, *Devenir Cécile*, Paris, Ramsay, 1977, p. 150 : « ... mes parents, en quittant la Pologne, fuyaient la répression policière de la révolution de 1905. Cela, pourtant, n'était que contingent. Ils fuyaient leurs familles, les mœurs du XIX^e siècle, le fanatisme et la bigoterie, et, dans une certaine mesure, ils se fuyaient eux-mêmes. » Voir, également, sur l'émancipation des juives russes à travers l'émigration, Nancy Green, « L'émigration comme émancipation : Les femmes juives d'Europe de l'Est à Paris, 1881-1914 », *Pluriel*, 27, 1981, p. 51-59.

LA RÉVOLUTION DANS LE MIROIR DE L'EST

Enfin, la représentation la plus forte de cette liberté se trouve dans l'imaginaire de 1789 :

... ah ! la France...

Quand on prononçait ce nom à Rakwomir, les visages s'éclairaient. Victor Hugo, Voltaire, les Droits de l'Homme, la Révolution, les barricades, liberté-égalité-fraternité... Combien de tyrans les Français n'avaient-ils pas renversés ! Pour combien de causes généreuses ne s'étaient-ils pas enflammés ! Même leur hymne national, c'était cette noble *Marseillaise* que démocrates, nihilistes, socialistes et révolutionnaires chantent, comme un défi à l'autocrate, sous les coups de fouet des Cosaques...¹.

Yankel fredonnait silencieusement *La Marseillaise* passant la frontière. Pays de la Révolution, pays des Droits de l'homme, la France de la Révolution se trouve en bonne place dans la littérature qui rend compte des choix d'émigration.

La diffusion à l'Est de l'histoire et de la mémoire du renversement de la monarchie en France s'est effectuée à plusieurs niveaux. Les grands écrits sur la Révolution au XIX^e siècle, (Augustine Thierry, Guizot, Louis Blanc, Lamartine, Quinet, Michelet, Taine et Aulard) étaient traduits et commentés en russe².

Catherine II avait interdit l'enseignement de la Révolution de 1789 ; même si des livres pouvaient être publiés, ils étaient pour ainsi dire interdits de lecture ! Quel meilleur moyen pour rendre le « thème mystérieux et plein d'attrait »³. Quand l'enseignement de la Révolution est enfin autorisé à l'Université (au début des années 1870) et dans les lycées (au milieu de la décennie), on privilégie une interprétation toquevillienne sinon tainienne dans le premier cas, une analyse monarchique dans l'enseignement

1. Roger Ikor, *Les fils d'Avrom...*, op. cit., p. 93-94.

2. Voir, à ce sujet, l'ouvrage récent de Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et jacobins*, Paris, Payot, 1989. Pour la période d'avant 1917, Kondratieva met l'accent sur les critiques de l'intelligentsia russe vis-à-vis de la Révolution française, contrairement à l'historiographie habituelle. Il nous semble qu'une meilleure déconstruction du « bloc » de la Révolution dans l'imaginaire des intellectuels est nécessaire, afin de saisir les moments jugés positifs (1789) ou négatifs (1793, Napoléon), comme le fait Tamara Kondratieva pour la période post 1917 autour de la référence obsessionnelle à Thermidor.

3. Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et jacobins*, op. cit. p. 77.

secondaire¹. Jacques Tchernoff raconte comment il a appris des bribes de l'histoire de la Révolution française « cueillies dans l'enseignement donné par un de nos maîtres et dans quelques livres lus en cachette »². L'étude de Rousseau, d'ailleurs, lui avait valu d'être mis sur la liste noire de son lycée. Un travail de mémoire va s'effectuer. Pour les uns, c'est Napoléon et ses troupes rendant service aux femmes — « Même aux juives, oui, même aux juives » — qui fait partie des souvenirs de jeunesse racontés par une grand-mère³.

Pour les autres, comme le prévoyait Michelet, c'est la Bastille qui retient l'attention. En arrivant à Paris, J. Tchernoff se sent ému :

Une ferveur s'empare de moi, celle qu'avaient éprouvée le grand seigneur Alexandre Herzen et, longtemps après le prolétaire Chapovaloff. A peine à Paris, Herzen se précipite vers l'Hôtel de Ville ; vers les jardins du Palais-Royal ensuite, où, d'après les souvenirs historiques gravés dans son esprit, Camille Desmoulins avait arraché une feuille verte pour l'attacher à son chapeau en guise de cocarde et s'était mis à la tête des masses populaires frémissantes d'indignation en criant : « A la Bastille »⁴.

Il s'attendait « à retrouver tout de suite, dans les rues de la capitale, les héritiers des masses révolutionnaires qui avaient conquis de haute lutte leur liberté et qui, par leurs traits, leur allure, me rappelleraient les géants de la Révolution »⁵.

Or si Tchernoff est déçu de sa première journée à Paris, où il ne trouve que des gens ordinaires et un Paris plus sale (« des papiers qui jonchent le sol ») que son passage à Berlin ne le laissait entrevoir, sa déception est à la hauteur de l'idéalisation de la France et de la Révolution répandue parmi l'intelligentsia russe.

Pour les révolutionnaires russes, qu'ils aient vécu leur exil d'avant 1917 à Paris ou non, l'image militante de la France était encore plus vivante. Même si, selon Tamara Kondratieva, le rapport des sociaux-démocrates russes avec la Révolution française est un mélange d'analogies et de différenciations (l'imagi-

1. *Ibid.*, p. 79.

2. Jacques Tchernoff, *Dans le creuset des civilisations*, *op. cit.*, tome 1, p. 174-175.

3. Roger Ikor, *Les fils d'Avrom...*, *op. cit.*, p. 94.

4. Jacques Tchernoff, *Dans le creuset des civilisations*, *op. cit.*, tome II, p. 1.

5. *Ibid.*, p. 2 et 3.

naire révolutionnaire limité « précisément par les jacobins de 1793 »), il existe « un rapport affectif à la Révolution française sous-jacent dans les mentalités révolutionnaires, nourries de mythes, d'héroïsme, d'un pathos remontant à l'enfance vécue dans ces milieux qui étaient tout sauf indifférents à l'histoire du XVIII^e siècle français »¹.

De même, l'imaginaire de 1789 pouvait être un puissant aimant pour les révolutionnaires juifs. Jacques Tchernoff, dont le frère Victor (Tchernov) est le socialiste-révolutionnaire bien connu, en est un des meilleurs témoins même si lui-même ne faisait que côtoyer les groupements politiques. Hersh Mendl, militant révolutionnaire, qui a dû fuir d'abord la police tsariste et plus tard les agents de Staline, avoue qu'il est venu à Paris la première fois parce qu'il avait lu quelque part chez Gorki que chaque révolutionnaire se devait d'aller au moins une fois à Paris pour visiter la Bastille².

Les attentes par rapport à la France n'étaient pas exemptes de déceptions. Un « Groupe des ouvriers juifs socialistes de Paris » exprime cette double image d'espoir et de déception quand, en 1898, il adresse une longue lettre/brochure aux socialistes français au moment de l'affaire Dreyfus. Frustrés de l'attitude peu engagée de ces derniers au début de l'Affaire, les ouvriers juifs leur reprochaient de ne pas se conformer au mythe :

Nous remarquons que votre attitude envers l'antisémitisme n'est pas assez franche, assez indignée, assez énergique... Nous constatons ce fait avec douleur, car nous vous regardons comme les vrais continuateurs de ceux qui ont déclaré les Droits de l'homme, de ceux qui ont fait la Révolution française et dont la main puissante est venue même jusqu'à nous, qui demeurons au bas de l'échelle des peuples opprimés, nous apportant un peu d'air et un peu d'espoir³.

Les signataires du texte vont encore plus loin en soulignant l'importance, pour les militants du monde, de l'image forgée à la fin du XVIII^e siècle. Ils développent même une certaine théorie sur les mentalités en insistant sur le devoir des socialistes français.

1. Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et jacobins*, op. cit., p. 51 et 248.

2. Hersh Mendl, *Mémoires d'un révolutionnaire juif*, trad. Bernard Suchecky, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1982, p. 130.

3. Karpel et Dinner pour le Groupe des ouvriers juifs socialistes de Paris, *Le prolétariat juif : lettre des ouvriers juifs de Paris au Parti socialiste français*, Paris, Imprimerie typographique J. Allemane, 1898, p. 17.

La Révolution dans l'imaginaire des immigrants juifs

La France a pendant bien longtemps retenu sur elle les regards du Monde, de tous ceux qui souffraient, de tous les faibles et opprimés, et de tous ceux qui allaient vers la lumière, de tous les vaillants, de tous les militants pour le progrès et pour les grandes causes de l'humanité. Depuis une certaine période, vous le savez, la France tend à abdiquer ce rôle admirable. Mais des regards qui ont suivi pendant un siècle et demi une même direction, ne peuvent pas s'en détourner si vite ; ils la suivent toujours, mécaniquement, pendant quelque temps, même quand l'objet qui les avait attirés s'est effacé.

A vous socialistes français, qui représentez les nouvelles doctrines d'égalité et de liberté, de faire renaître ces traditions !¹

Les progressistes juifs se devaient de protester. Ils le font dans le contexte de leur propre politisation et dans le but ultime de mieux organiser le prolétariat juif. Ils terminent leur lettre ainsi : « A vous de nous venir en aide, afin que nous puissions jeter dans les masses juives la semence de l'avenir »². Or leur texte rend compte non seulement d'une vision « révolutionnaire » de la France, mais aussi d'une image du pays qui est spécifique aux juifs.

LES JUIFS ET LA RÉVOLUTION

Les juifs russes avaient une raison propre de s'identifier à la Révolution française. L'émancipation fut perçue comme une première parmi les pays européens, et un modèle pour le XIX^e siècle. Que la Révolution se soit préoccupée des juifs tient à la fois du miracle pour certains et de la logique même de l'idéologie des droits de l'homme pour d'autres. Le lien entre les images de l'émancipation et de la Révolution et les migrations n'est évidemment pas direct. On ne peut que suggérer les motivations idéologiques comme faisant partie de la vision complexe de la France auprès des juifs.

L'attraction envers Paris est renforcée par l'élément spécifique de l'émancipation. Pour A. Billy et M. Twersky (dans leur ouvrage qui est une autobiographie romancée des émigrations de Twersky), la première définition même d'un pays civilisé est celui « où l'on ne fait aucune différence entre les juifs et les autres

1. *Ibid.*, p. 20-21.

2. *Ibid.*, p. 21.

Nancy L. Green

hommes »¹. Donnons, pour conclure avec les auteurs, la parole à un *maskil*² bavard :

... nous savons que notre émancipation civile date de la Révolution française et qu'elle n'a pas été un privilège, une faveur révocable au gré de celui qui nous l'aurait accordée, ainsi que nous en avons vu maints exemples depuis Joseph, mais un droit imprescriptible et naturel que nous n'avons pas eu à demander, ni même à mériter, puisque notre participation à la Révolution de 1789 a été nulle. Ce n'est que bien plus tard, peu à peu, par degrés, que les mêmes droits nous ont été accordés dans les autres pays...

... D'un autre point de vue, vous dis-je, il est à considérer que tout mouvement universel et humanitaire ne peut que profiter d'abord et surtout aux Juifs... De sorte, mon cher jeune homme, que quand vous criez : « Vive la République ! » ou « Vivent les droits de l'homme ! » c'est exactement comme si vous criiez : « Vivent les juifs ! »³.

Une telle symbiose prendra toute sa signification quelque quinze années plus tard : face à l'Occupation, des sections de la MOI prendront comme noms « Chant du départ », « Marat », « Valmy ».

Nancy L. GREEN

-
1. André Billy, Moïse Twersky, *L'épopée...*, *op. cit.*, tome 1, p. 224.
 2. Personne instruite. Désigne aussi les partisans de la *Harkala*.
 3. *Ibid*, tome 1, p. 244-246.